Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin

Delrieu, André

Paris, 1846

II. De Coire a Schafhausen

urn:nbn:de:bsz:31-124972

Visual Library

II

DE COIRE A SCHAFHAUSEN.

(42 LIEUES.)

—

SOMMAIRE.

Capitale des Grisons. — Chronique de l'*Enfant lourd*. — Bassin du fleuve à Coire. — *Vue d'Ems*. — Guerre de Zurich et de Schwitz au XVe siècle. — Défilé de la Tamina. — Thermopyles de la Rhétie moderne. — Principauté de Lichtenstein. — Ruines du château de Montfort. — Le drapeau Noir, le drapeau Blanc et le drapeau Rouge. — Le crâne de l'oncle et le sabre du neveu. — Siège de Feldkirck. — Principauté de Hohenembs. — Le Rhinthal ou la Vallée du Rhin. — Histoire de l'abbaye de Saint-Gall. — Guerre de l'Appenzell et de l'Autriche dans le XVe siècle. — *Habitants du Vorarlberg*. — Rheineck. — Premier aspect du lac. — Procession de la Pentecôte. — *L'Untersee*. — Monastères de Petershausen et de Kreuzlingen. — Iles de Reichenau et de Meinau. — Tombeau de Charles le Gros. — Le concile de 1414. — Trois papes. — Jean Huss. — Le coup de pied. — Jérôme de Prague. — Par derrière ou par devant. — Montaigne au *Brochet* et la princesse Louise à l'*Aigle*. — Émigrés et républicains. — Légende de Buckhorn. — La Porte des Écossais. — *Costumes des environs de Constance*. — Diessenhofen.

—

A peine rendus dans Coire, nos touristes, que M. Blanquart entretenait ainsi, comme un vivant poëme, dans le lyrisme du voyage, s'empressèrent de monter sur la terrasse du palais épiscopal pour adresser un dernier adieu au Badoutz qu'ils avaient quitté, on s'en souvient, il y a peu de jours, et dont la cime se voit au bout de la nappe

rectiligne du fleuve, semblable à un voile de frimats suspendu par la nature sur le berceau du Rhin : spectacle d'autant plus curieux que la ville fait contraste par la variété de son histoire à ces immuables monuments du paysage. Les antiques tours de Marsoila et de Spinoil furent bâties par les Romains au IVe siècle. Quand l'empereur Constance prit à Coire ses quartiers d'hiver, la cité fut considérablement agrandie. En 452, elle était déjà siége d'un évêché. L'église cathédrale fut bâtie au VIIIe siècle. Peu à peu Coire trouva moyen, comme le reste des Grisons, de se soustraire à la domination des seigneurs de l'Empire et se joignit à la Ligue-Caddée; mais, quoique l'allemand fît dès lors irruption dans son langage, le faubourg situé sur la rive occidentale de la Plessour continua longtemps encore à se servir du rhétien et fut appelé même *Welsch dorfli*.

Le 8 juin de l'année 1686, deux gentilshommes de la montagne aperçurent sur le chemin de Reichenau à Coire un petit enfant couché au pied d'un buisson et enveloppé dans des langes. L'un d'eux en eut pitié, et donna ordre à son domestique de descendre de cheval et de relever cet enfant, afin de le transporter au plus prochain village et d'en faire prendre soin. Le domestique obéit; mais, quand il voulut soulever l'enfant de terre, ses forces n'y suffirent pas. Les deux gentilshommes surpris ordonnèrent au second valet d'aider son camarade; mais l'un et l'autre, en réunissant leurs efforts, n'obtinrent pas plus de succès. Quand l'inutilité de ces tentatives fut bien reconnue, l'enfant prit la parole et dit : — Laissez moi, puisque je suis trop lourd pour vous. Je vous préviens que cette année sera fertile, mais peu d'hommes la passeront. » Après ces mots, l'enfant disparut.

Cette légende bizarre s'encadre parfaitement dans les lignes romantiques de la ville. On ne doit pas perdre de vue

que le tableau des Grisons est à Coire une sorte de fantaisie où les tons les plus singuliers de l'histoire et de la fable font continuellement échange les uns des autres. Il serait aussi difficile de juger ce parcours du Rhin sans sacrifier à l'imagination que de peindre plus loin le fleuve sans subir la réalité. La capitale moderne de l'antique Rhétie rayonne d'ailleurs moralement sur le bassin dont elle occupe le milieu géographique.

C'est de Coire que partent toutes les routes qui traversent le pays des Grisons. En attendant un bon radeau, la caravane fit à pied l'excursion du Galanda, sur la rive gauche du Rhin, entre Coire et Sargans; plateau magnifique, d'où les regards embrassent la chaîne orientale des Alpes qui renferme les trois sources du fleuve. M. de Simolinn avait apporté sa lunette.

—Nous trouverions difficilement, reprit le minéralogiste, un belvédère plus commode pour détailler à vol d'oiseau la configuration montagneuse du bassin originaire du fleuve. A notre droite court jusqu'au Badoutz la chaîne latérale qui sépare Uri et Glaris des Grisons; nous les voyons s'accumuler de profil, n'offrant du côté du Rhin qu'une muraille immense. Au fond, de l'ouest à l'est, s'élèvent le Crispalt, le Badoutz, le Lukmanier, et le Muschelhorn, ces réservoirs des trois sources, toutes montagnes de formation première, en retour desquelles, au nord-est, le long de la rive droite, s'avance l'autre chaîne latérale nommée *Rheticon*, parce qu'elle coupe en deux zônes la Rhétie entière parallèlement au fleuve. C'est entre le village de Malans et le mont Strils, presqu'à nos pieds, vers le nord, que les deux chaînes se resserrent de droite et de gauche pour clore le bassin près du Tardisbruck, et ne laissent plus entre leurs parois que tout au plus une vallée de quelques centaines de toises. Là, grossi en dernier lieu par les eaux de la Landquart, qui sortent du

Prettigau par le défilé de la Clus, se présente enfin le Rhin comme un enfant orgueilleux, pour s'échapper des Grisons et rejoindre le lac de Constance. Observez bien la providentielle mesure de cette passe. Que la moindre commotion terrestre, la chute d'un rocher même, obstrue l'écluse, aussitôt le bassin se change en lac, et un nouveau déchirement devient nécessaire dans le nord des Grisons pour que le fleuve retrouve son lit.

— Par la même raison, ajouta le conseiller, le débouché actuel fut la conséquence d'une rupture de l'extrémité septentrionale du Rheticon. Jadis le Rhin passait le long des lacs de Wallenstadt et de Zurich. Ce qui le prouve, c'est que la vallée de Ragatz, à un quart de lieue de la rive gauche du fleuve, s'étend, depuis le lac de Wallenstadt jusqu'au Tardisbruck, et se prolonge même dans la direction de Coire, sur un sol parfaitement uni. Ce qui le prouve encore, c'est que le Rhin, après avoir coulé depuis Badoutz jusqu'à Coire dans une direction nord-est, passe maintenant sous vos yeux vers le nord pour se détourner bientôt, entre le mont Flesch et le Schollberg, subitement à l'est, où il disparaîtra. En considérant avec attention cette vallée, on ne tarde pas à se convaincre que la Gouscher Alpe et le mont Flesch, situés à l'extrémité septentrionale de la chaîne du Rheticon, faisaient jadis avec le Schollberg une même masse calcaire qu'a pu seule déchirer une grande révolution terrestre. La vallée de Sargans, à notre gauche, s'étend depuis le Tardisbruck jusqu'au lac de Wallenstadt dans une direction semblable à celle du Rhin. Les géologues trouvent partout, entre Wallenstadt et Reichenau, les traces les moins équivoques des courants et de l'ancienne hauteur des eaux qui naguère s'élevaient à 150 toises environ au dessus du niveau actuel du fleuve. L'effort des courants qui sortirent de la Rhétie ne dut pas d'ailleurs se porter dans le sens de l'est, entre le Flesch et le Schollberg, où main-

tenant le fleuve roule ses flots; mais bien au nord-est et même au nord. Quand on se place sur la rive droite, près de Tardisbruck, on se trouve précisément dans le sens de la vallée de Coire. Alors, en se tournant au nord-est, on aperçoit dans cette même direction, entre la Gouscher Alpe et le Flesch une profonde lacune où s'ouvre le Luciensteig (Pas de Sainte-Luce.) Il est très probable que ce ravin est l'ouvrage des flots qui s'avancèrent jadis du côté de l'emplacement actuel de Coire, et, lorsque Masséna comprit que cette gorge était la porte de la vallée entière, le général prouva par le fait combien l'écluse naturelle des eaux, dans un pays de montagnes, est en même temps celle des populations.

« Mais du moment que les eaux se trouvèrent au dessous du point le plus élevé de ce passage, elles durent prendre leur cours vers le lac de Wallenstadt. Il est donc plus que vraisemblable qu'une époque fut où le Rhin coulait en ligne droite le long des lacs de Wallenstadt et de Zurich, au travers du déchirement du Légherberg, près de Bade, et de là en Allemagne, à côté du Bötsberg. La vallée de Sargans est si unie et si peu élevée au dessus du niveau du Rhin qu'en 1618, à la suite de grandes pluies qui grossirent le fleuve, on lutta beaucoup pour qu'elles ne se portassent pas dans la direction de Wallenstadt et ne reprissent ainsi leur premier cours. Entre Sargans et Wangs, on remarque même une élévation presque insensible du sol dont la pente est plus forte du côté du Rhin : c'est ce faible boulevard qui retient le fleuve, malgré son irrésitible penchant pour le lac de Wallenstadt, au moment où il s'avance vers Wangs. En 1808, M. Escher mesura le niveau de cette plaine et se convainquit qu'à vingt pieds seulement de crue extraordinaire le fleuve ferait irruption du côté du lac. Et comme les alluvions élèvent peu à peu ses eaux, tout présage que, si l'industrie humaine n'y met ordre, le

Rhin tôt ou tard aura repris ses antiques habitudes..... »

En descendant du Galanda, on alla déjeuner à l'hôtellerie du *Sauvage* à Ragatz, pour contempler l'endroit où la Tamina sort de sa gorge célèbre et se précipite dans le Rhin. La descente au nord-ouest, du côté de la vallée de Valentz, conduisait également aux bains de Pfeffers, mais c'eût été faire sept heures de marche, et nos voyageurs voulaient rentrer à Coire assez tôt pour s'embarquer sur le fleuve dès la pointe du jour. Au surplus Ragatz suffisait amplement à retenir leurs pas et leur curiosité dans la salle du *Sauvage*.

Ragatz existait dès le xe siècle, et jusqu'en 1798 il appartint à l'abbaye de Pfeffers. On aperçoit près du village les ruines de Nydberg et de Freudenberg, châteaux qui appartenaient à l'Autriche et qui furent brûlés par les habitants du pays dans la longue guerre soutenue par Zurich, vers le milieu du xve siècle, contre Schwitz ; première étincelle des guerres civiles dont la Confédération ne donna que trop souvent l'exemple. Plus tard, lorsque l'Autriche et la France se joignirent à Zurich, les Confédérés, que ces nouveaux ennemis ne rebutaient pas, attaquèrent à Ragatz, le 6 mars 1446, les troupes réunies sous la conduite de Hans de Rechberg, leur adversaire implacable. Rechberg, mis en déroute, vit quinze cents hommes de son armée ensevelis dans le Rhin, et en outre les Confédérés mangèrent à Ragatz le repas que le chef présomptueux avait ordonné pour les vainqueurs. C'est à partir de cette affaire que la Confédération prit une force vraiment républicaine. On y entendit pour la première fois Hans Ower, barde guerrier à la façon de Körner et d'Ossian, chanter durant le festin la jeune gloire de l'Helvétie.

Réveillés par ces souvenirs chevaleresques, nos touristes se crurent avec raison en état de mieux sentir toute la beauté sévère de la gorge de la Tamina. N'est-ce pas toujours une bonne fortune que de trouver, dans les mêmes lieux, un

Ems.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

monument de gloire populaire et un accident sublime de la nature?

Ils entrèrent dans cette gorge par un pont établi le long du torrent. Les parois latérales contournées, fendues, s'élèvent à 200 pieds de hauteur; tantôt elles s'inclinent l'une contre l'autre à la manière d'une voûte gigantesque, tantôt elles se rejoignent tout à fait; et il y a 290 pieds depuis la clef de cette ogive jusqu'au fond de l'abîme. Les parois sont en pierre calcaire noire traversée par des veines de spath : on comprend l'horreur de ces nuances. La faible lueur qui éclaire l'orifice du gouffre disparaît à mesure qu'on s'y enfonce; le froid y augmente la terreur qu'il inspire. Le pont d'ailleurs est étroit, souvent glissant, et ce qu'il y a de plus sûr pour tout le monde, même pour les plus intrépides, c'est de marcher entre deux hommes qui tiennent les deux bouts d'une perche du côté du précipice, afin de servir en même temps, par ce bâton, de rempart et d'appui au voyageur curieux. Aucune préparation n'était capable de disposer, mieux que cette visite, à la navigation du Rhin.

Aussi, quand le radeau se détacha du bord, M. Passmore, le plus Napoléon de la caravane, chercha-t-il avec empressement, des yeux et du geste, sur la rive droite, ce fameux Lucien Steig (Pas de Sainte-Luce), dont M. Blanquart, en parlant de la révolte des Grisons contre Masséna, lui avait raconté la prise. Mais le passage était encore trop éloigné pour que les regards pussent en saisir toute la fortification actuelle.

— La frontière des Grisons du côté de l'Allemagne, dit à ce propos M. de Simolinn, passe près de Balzers, en dehors du défilé. Une borne de pierre, placée à côté de la fontaine Sainte-Catherine, qui coule au dessous du grand chemin, porte au nord les armes du prince de Lichtenstein et au sud celles des Grisons, autour desquelles on lit cette inscription tout à fait lacédémonienne : Alt fry Rhezien. — *Ancienne*

Rhétie libre. Le prince de Lichteinstein, qui porte d'or coupé de gueules, est seigneur *immédiat* de Vadoutz et de Schellenberg, du chef de son ancêtre le prince André de Lichtenstein, lequel, en 1699, acheta ces deux terres du comte de Hohenembs. Plus tard, ces seigneuries furent érigées en principautés par Charles VI, et Antoine de Lichtenstein obtint alors voix et séance au collége des princes de l'empire.

On laissa successivement sur la droite Malans, les abords du Prettigau, l'embouchure de la Landquart dans le Rhin, Flesch, Mayenfeld, les châteaux d'Aspermont et de Wineck, le Pont du Péage (Zollbruck) : pays qui jamais ne fut ni sans libertés, ni sans gloires. Frédéric, dernier comte de Tockenbourg, dont les états s'étendaient sur les deux rives du Rhin, depuis le canton de Zurich jusqu'aux vallées de l'Inn, étant mort sans enfant en 1436, les habitants du Prettigau imitèrent leurs compatriotes du midi des Grisons et formèrent l'alliance dite *Ligue des dix Juridictions.* Bientôt la vue de Vadoutz, ruines situées au penchant d'un roc, du château de Lichtenstein, et du Pas de Sainte-Luce avertit les touristes que leur embarcation franchissait les Thermopyles des Grisons. Sur la gauche, ce n'était plus sans doute la ceinture de gorges profondes, d'escaliers tournants, de villages perchés, de torrents perpendiculaires et de gothiques manoirs que surplombe le Galanda; mais le Schollberg à son tour (Scalberg, du mot *Scala*) offrant les débris si curieux de l'échelle de marbre pratiquée jadis pour descendre de son revers oriental jusque dans le Rhin; mais Sargans pointant à l'horizon, dans les brumes de Saint-Gall, Sargans vendue par le comte de Tockenbourg en 1436 au comte Henri de Werdenberg, le chef de la Ligue Noire; Sargans où déjà les souvenirs historiques se groupent de toutes parts autour des anciens états de ce brigand célèbre.

— Je vous ai raconté, dit M. de Simolinn, comment Jean

et Henri de Werdenberg se trouvèrent armés l'un contre l'autre dans la grande question des trois ligues populaires contre la ligue récalcitrante ou féodale. L'histoire de cette famille est la vraie chronique des trois vallées du Rhin depuis ses sources jusqu'au lac de Constance. Werdenberg, le bourg, commande le chemin de Sargans à Saletz. Au dessus, comme un nid de lammergeyers, s'élève le château des comtes. Dès le xe siècle, il était question de la famille de Montfort ou de Werdenberg. Les Montfort du *drapeau noir* possédaient tout le Rhinthal, Werdenberg, Starkenstein, Sonnenberg, Ploudentz, Freudenberg près de Ragatz et un grand nombre de domaines dans la Rhétie. Ceux du *drapeau blanc* dominaient à Sargans. Il y avait enfin les Montfort du *drapeau rouge* qui régnaient sur la rive maintenant autrichienne, à Feldkirck et dans la Souabe. Rodolphe de Montfort fut en outre l'un des poètes les plus célèbres du XIIIe siècle. Cette famille, dans toutes ses branches, est aujourd'hui éteinte.

Tandis que le baron parlait, les bateliers avaient fixé leur radeau près de Sennwald, joli village où se rencontre la meilleure auberge qu'il y ait d'Altstetten à Werdenberg. Les touristes, en débarquant, ne purent se défendre d'un vif sentiment d'admiration au spectacle de cette gaîne immense que forme le cours du fleuve en passant des Grisons au Tyrol et au canton de Saint-Gall.

— Au sud de Werdenberg, ajouta le baron, on voit les montagnes se resserrer de plus en plus le long du Rhin; au contraire elles s'en éloignent tellement vers le nord, entre ce bourg et le château de Forsteck, que la vallée prend la figure d'un ovale très aminci, étranglé par deux bourrelets latéraux. La position élevée de Sennwald, sur la base calcaire du Gamor Supérieur, permet d'embrasser cette configuration majestueusement sauvage. Non loin de Feldkirck, sur la rive droite, vous apercevez des collines, de même for-

mation que le Haut Gamor, se rapprocher aussi du fleuve. On en conclut que cette vallée jadis était le bassin d'un lac qui subsista tant que les deux chaînes opposées furent unies par des montuosités transversales dont les restes se distinguent toujours entre Forsteck, Sennwald et Feldkirck. L'impétueuse Ill ne grossissait point ce lac de ses eaux; nous ne rencontrerons même l'embouchure de cette rivière que bien au delà de Sennwald, entre Oberried et Renti. Quand on s'arrête sur le pont de Feldkirck, il est impossible de ne pas se croire transporté au milieu du moyen âge, par l'effet, rétroactif sur l'imagination, des forteresses que le rapprochement des deux falaises avait multipliées ici suivant une ligne menaçante pour le Tyrol. Tout y invite à ces songes d'une époque à la fois pittoresque et terrible, regrettable et barbare; tout, jusqu'aux vignes échelonnées sur la rive occidentale du fleuve, pampres historiques en quelque sorte, dont le jus pétille dans des bouteilles d'une coupe bizarre et se verse dans des verres bleus qu'on nomme *Rœmer* (ainsi que la Maison de Ville de Francfort) parce qu'ils ont gardé la forme du vase dans lequel buvait l'empereur le jour de son élection comme roi des Romains. Les montagnes s'ouvrent comme si quelque perspective, qu'elles ne montrent pas encore, mais qu'elles font coquettement desirer, allait sortir de l'horizon. Vous n'apercevez pas le lac de Constance; néanmoins tout dans ce paysage le laisse prévoir, et on devine qu'il ne tardera pas à paraître.

Après déjeûner, les touristes ne remontèrent pas dans leur embarcation sans payer un tribut de curiosité même superficielle aux innombrables donjons à travers lesquels semblaient passer et repasser, comme des ombres, les cohortes de Werdenberg avec leurs enseignes noires ou rouges. Forsteck est encore une belle ruine, mais Hohensax et Frischenberg ne sont plus que d'informes débris. Il existe encore à Sennwald le cadavre momifié d'un seigneur de

Hohensax qui fut tué de trois coups de sabre par un de ses neveux en 1596. En 1744, ce corps fut retrouvé dans l'état de dessiccation particulier aux caves d'un couvent de Bordeaux et d'une église de Strasbourg qui renferment des momies semblables. Les habitants de Frastentz, de la rive autrichienne, se rappelèrent alors que le baron de Hohensax avait péri dans la Saint-Barthelémy, à Paris. Un accès de fanatisme les prend ; on passe le Rhin pendant la nuit, on enlève la relique dont l'état de dessiccation garantit la sainteté. Il fallut la révolution française pour que cette momie traversât de nouveau le fleuve et fût suspendue dans le clocher de Sennwald où M. Passmore, en dépit de son scepticisme, reconnut distinctement à leur entaille les trois coups de sabre donnés par le neveu sur le crâne de son oncle.

Si les vestiges de la féodalité, luttant aux premiers siècles de l'histoire contre les ressentiments démocratiques, transmettent aux panoramas du Rhin d'ineffaçables caractères de grandeur, quel sera donc l'effet de plus récentes empreintes, de plus formidables conflits? C'est ce que M. Blanquart se demandait en s'arrêtant, malgré lui, comme s'en était douté le baron, en avant du pont de Feldkirck, où le radeau fit halte.

— Je rêve, dit-il à ses compagnons, intrigués de son silence, je rêve à tout le sang inutilement versé en 1799 sous les murailles de cette forteresse. Par suite de la paix de Paris, du 30 mai 1814, la Bavière, qui avait reçu le Voralberg à celle de Presbourg, le céda pour Wurzburg et Aschaffenburg au Congrès de Vienne; mais, si le Voralberg ne perdait pas au traité, les Grisons proprement dits eurent moins à s'en louer malgré leur belle conduite, et les diplomates ne récompensèrent le canton de sa bravoure qu'en lui ôtant la Valteline, son ancienne possession. La guerre est une chose si absurde, par les temps où nous entrons

déjà, qu'on ne saurait comprendre que des hommes d'esprit comme Masséna, Jellachich, Molitor, Dornemans, aient ordonné le massacre de tant de braves gens ici, seulement pour le triomphe de la guerre de montagnes, qui était, jusqu'à Bonaparte, le système désastreux du Directoire. Feldkirck, attaquée une première fois par Masséna en mars 1799, résista aux meilleures troupes, aux plus vigoureux assauts. En juillet, même année, avant la bataille de Zurich, le drapeau tricolore fut plus heureux. Investie par Reichenau, par Azmooz, par Bréghentz, Feldkirck succomba. Mais il fallut des efforts surhumains, des flots de sang. Jellachich se couvrit de gloire.

— C'était un autrichien? demanda M. Passmore.

— Ma foi, oui! répondit le paysagiste français.

Oberried, Kobelwies, Altstetten, sur la rive gauche, et Meiningen, Koblach, Hohen-Ems, Luztnau, Bruck, Saint-John, le Voralberg, le Rhinhorn sur la rive droite s'enfuirent sous les yeux de la caravane avec une vitesse proportionnée à l'immense desir qu'avaient les quatre compagnons de voyage de contempler enfin le lac. Aucun d'eux, par un hasard piquant, ne le connaissait encore de vue. M. Z.... et M. de Simolinn en revanche le possédaient de mémoire et par l'érudition mieux peut-être que s'ils n'eussent jamais quitté ses bords.

Il est assez dans les usages de notre imagination que l'objet de ses vœux gagne à reculer sans cesse, et quand, sur le chemin du but, on rencontre des distractions tolérables, ce qu'on attend paraît d'autant plus beau que la possession en est plus retardée. Mais si la rapidité de la marche se joint à l'attrait de la route, nous nous trouvons alors dans toutes les conditions requises pour que la poursuite d'un plaisir devienne le véritable enchantement d'un songe.

Le Rhinthal (*Vallée du Rhin*) par opposition à Rhinwald,

(*Forêt du Rhin*) et le Rhinhorn (*Pointe du Rhin*) offrent des accidents de terrain, des circonstances de localité et des souvenirs d'histoire parfaitement en harmonie avec le genre d'impatience dont nous parlons et qui caractérise la fièvre morale de tout voyageur, à l'embouchure du fleuve sur le lac de Constance. Il ne saurait être ici question ni des femmes tatouées de Ruti, ni des grottes en cristal (*Doppelt Spath*) de Kobelwies, ni du cidre de Saint-Valentin que M. Blanquart préférait à celui de Normandie; de pareils détails sont de la prose. Nous entendons bien recommander aux touristes, et M. Passmore l'entend comme nous, cette guerre homérique du xve siècle entre Appenzell et la Souabe.

Elle naquit de l'ambition des capitulaires de la fameuse abbaye de Saint-Gall, qui, de 1403 à 1488, furent constamment aux prises avec la jeune démocratie d'Appenzell sur les deux rives du Rhin; à droite, en lui opposant la jalouse inimitié de l'Empire; à gauche, en lui suscitant d'implacables adversaires dans la féodalité mourante de la Suisse elle-même.

Gall, Gallon, Gilian ou Callec, disciple de Colomban, était malade de la fièvre quand son maître, parti de Bangor en Irlande avec douze moines qu'il dispersa aux environs du lac de Constance pour y importer le christianisme, alla plus loin, dans le monastère de Bobbio, en Lombardie, expirer de fatigue et de vieillesse. Gall obtint de rester dans les montagnes du Rhin, se bâtit une cellule à Arbon sur les bords du lac de Constance, et y fonda le monastère connu sous son nom, qui, dans le cours du ixe siècle, prit un développement si prodigieux d'influence temporelle et spirituelle. On s'y occupait beaucoup des sciences, particulièrement du grec et du latin. Il y avoit les *fratres elleniei*. Jusqu'en 820 on avait exécuté les manuscrits soit avec le caractère des Mérovingiens, soit avec la belle écriture,

dite écossaise, que les Irlandais avaient apportée de Bangor. Mais, en 820, on commença d'employer l'écriture dite carolingienne.

Chacun avait ses fonctions dans l'abbaye ; les uns préparaient le parchemin, d'autres le réglaient ; ceux-ci copiaient ; d'autres encore mettaient les majuscules. Puis on peignait, on reliait, on ornait. Le monastère, au xe siècle, était dans tout son éclat. C'est des manuscrits de la bibliothèque du couvent, apportés d'Ecosse ou recueillis en Italie, que fut tiré tout ce que nous possédons maintenant des œuvres de Quintilien, de Pétrone, de Silius-Italicus, de Valerius Flaccus et d'Ammien-Marcellin, ainsi que les traités *de Legibus, de Finibus* et *de Oratore* de Cicéron, des ouvrages d'Asconius, des Commentaires du rhéteur Victorinus et ceux de Porphyrion sur Horace, comme la collection des poésies allemandes depuis le ixe siècle jusqu'au xiiie siècle. Les principaux moines, abbés, copistes, ou savants de Saint-Gall, furent Othmeyer, Waldo, Gotzbert, Hartmund, Kéron, Notker, qui traduisit en allemand l'*organon* d'Aristote, Iso, Salomon, son disciple et évêque de Constance, les quatre Ekkehart. Cette abbaye répandit des torrents de lumière sur le monde, sauva les littératures classiques du déluge des invasions barbares, célébra Charlemagne, défricha les bords du Rhin, et lutta victorieusement contre les hérésies.

Mais, au xie siècle, le siége abbatial étant devenu le partage exclusif des chevaliers et des grands seigneurs, le génie de la guerre succéda, dans la cellule démesurément agrandie de Saint-Gall, à la pacifique inspiration du Christ et des lettres. L'an 1204, l'abbé Ulrich, baron de Hohen-Sax, reçut de l'empereur Philippe le titre de prince d'Empire ; dès ce moment, jusqu'au xve siècle, les moines ne s'occupèrent plus que de politique belligérante, et la tyrannie des abbés poussa successivement tous

Tyrol.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

leurs sujets à la révolte. Mais l'abbaye était, suivant les intérêts de sa puissance, tantôt avec l'Empire contre Appenzell, tantôt avec Appenzell contre l'Empire.

Ce fut en 1404 environ qu'éclata la guerre dont le Rhinthal et le Rhinhorn furent le théâtre. Le comte Rodolphe de Werdenberg se rendit dans l'Appenzell et dit à l'assemblée du peuple : — « Braves gens, vous n'ignorez pas qui je suis; la race des Montfort ne le cède à personne ni pour l'antiquité, ni pour la splendeur. Mais, en ce qui me regarde, je ne connais d'autre noblesse que de vivre libre. Les malheurs du passé ont établi des différences entre les mortels; c'est aux mains guerrières de réparer les injustices du sort. Voilà comment les hommes rentreront en possession des droits de la nature, et que tous les gens de bien se trouveront frères comme vous et moi le sommes. Au delà de ces monts s'élève le château de Werdenberg, héritage de mes aïeux. Mon père et moi-même nous avons encore possédé cette partie de la vallée du Rhin. Eh bien! le duc d'Autriche en a dépouillé mon frère et moi. Braves gens, le duc vient d'entrer en campagne pour vous soumettre; les opprimés se doivent mutuellement secours; accordez-moi votre confiance : un Montfort ne manqua jamais à sa parole. Faites-moi place dans vos rangs; je combattrai pour la liberté comme pour la justice, et votre cause sera la mienne. »

Rodolphe de Werdenberg fut accepté pour chef, et une victoire brillante, remportée le 15 juin 1405, sur l'Autriche et Saint-Gall coalisés, dans les environs d'Altstetten, repoussa le duc de Tyrol. L'Autriche néanmoins reprit le Rhinthal sur Appenzell en 1411. Pendant la proscription du duc Frédéric, en 1415, l'empereur Sigismond réunit ce pays à l'empire. Dix ans plus tard, il l'engageait au comte Frédéric de Tockenbourg qui s'en défit en faveur des nobles de Peyer. Ceux-ci, en 1460, vendirent leurs droits

aux gens d'Appenzell. Durant les guerres d'Appenzell avec l'abbé de Saint-Gall, et notamment à la suite de l'incendie du monastère de Roschach, les Suisses confédérés, en 1490, s'emparèrent du Rhinthal, qui, dès cette époque, resta, malgré les efforts de l'abbé, un bailliage de l'Helvétie. Depuis 1803, il fait partie du canton de Saint-Gall.

Cependant le radeau abordait à Rheineck. Les touristes se proposaient de déjeuner à l'auberge du Cep, der Rebstock, dont l'enseigne promettait, au risque de ne pas tenir. Du temps de Strabon, le Rhinthal était couvert de marais immenses au milieu desquels coulait le fleuve ; cette particularité du sol, recouvert d'ailleurs par les alluvions d'un excellent terreau sur un fonds de gravier de rivière, explique une fertilité propre à la culture de la vigne et à la poésie des enseignes. Même transformation s'est effectuée en France dans les Landes abandonnées par la mer où croît aujourd'hui le cep du Médoc.

On s'occupa d'abord de manger du lavaret, poisson originaire du lac. Il s'en pêche de bleus et de blancs. M. de Simolinn opta pour le bleu, qui fut arrosé de grandes lampées d'excellent Bouchberg, une sorte de petit vin rouge dont l'intrusion ne date que du xe siècle dans la Suisse allemande. Un tonneau de vin passait même à cette époque pour une si grande rareté, que l'évêque de Constance, ayant donné une futaille aux religieux de Saint-Gall, et ceux-ci l'ayant par mégarde précipitée dans un abîme, il fut longtemps d'usage de faire en conséquence de cet événement une procession solennelle aux bords du trou, dont cependant la voracité ne rendit pas un verre de la précieuse liqueur.

Mais c'est le lac lui-même qui semblait à nos voyageurs la seule issue réellement digne du spectacle de la vallée du Rhin. Le hasard voulut que le radeau descendît de Rheineck au moment où une procession, plus sérieuse que celle des

moines de Saint-Gall, se fait le long du lac, autour des îles de Reichenau et de la Meinau, le mardi de la Pentecôte.

Deux files de trente à quarante bateaux, manœuvrés par d'habiles rameurs, passèrent bientôt comme une *gloire* d'opéra sous les yeux stupéfaits, mais toujours un peu railleurs de M. Passmore. Les costumes les plus pittoresques émaillaient la population jeune et vieille embarquée sur cette flotte. M. Blanquart y reconnut le grand sabre de l'Appenzell, les broderies de Saint-Gall, les chapeaux de paille de la Forêt-Noire, les plumets du Tyrol et les corsages éclatants de Zurich. Un concert naviguait en même temps sur l'eau; la procession était accompagnée d'hymnes où la musique des instruments relevait encore le charme des voix. Les derniers bateaux de chaque file portaient les reliques et les statues des saints qui patronent les bords du lac, le tout surmonté de bannières, de banderolles, de flammes, de dais et de gonfanons, le tout baigné des rayons du soleil et paré de fleurs. Un grand nombre de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de guirlandes, entouraient le dais de chaque relique; l'encensoir s'élevait ou s'abaissait, par un mouvement régulier, entre leurs mains dociles à suivre la cadence de la musique et la mesure des psaumes.

La double file était fermée en pointe par un bateau plus grand, sur lequel était placé le curé du lieu, escorté de vicaires et d'enfants de chœur, et tenant de ses deux mains le Saint Sacrement, sous un dais dont le service remontait aux temps antiques du monastère de l'île de Reichenau. Tantôt une petite barque, montée de quelques rameurs et portant le chef des pilotes du lac, qui était le maître des cérémonies pour la fête, ralliait, comme la mouche du coche, tous les bateaux de la procession autour de l'embarcation principale; alors tout restait immobile, tout faisait silence, et la voix du curé s'élevant au

dessus de l'eau, retentissant jusques aux bords du lac, disait l'Evangile. Tantôt la barque du pilote dispersait les embarcations dociles, rétablissait l'ordre de la procession, et donnait le signal d'une nouvelle course au large; la musique alors reprenait plus vive, plus mélancolique ou plus grave, tandis que sur les rives, de toutes parts, éclataient des coups de feu en signe de réjouissance. Vapeurs de l'encens et parfums de la campagne, vieux prêtres et jeunes filles, cette immobilité du lac et ce bruit de la fête, tant de distractions dans le paysage et tant de recueillement dans le cortége, tout cela formait un spectacle imprévu, radieux, que les deux allemands contemplèrent sans mot dire, auquel M. Blanquart envoya quelques *bravi* d'artiste, mais dont le contre-coup mit M. Passmore dans un véritable enthousiasme.

Il n'est pas d'ailleurs un accident de cette magnifique pièce d'eau que l'on nomme le lac de Constance qui ne soit en harmonie avec le caractère particulier du fleuve dont le lit lui sert de diamètre. Le lac de Constance (*Bodensee*, du nom du château de Bodmen) vit pour la première fois, sous le règne d'Auguste, les Romains pénétrer jusqu'à ses rives, que les Vindéliciens, puis les Souabes et enfin les Francs peuplèrent avec lenteur. Au maximum, il est profond de quatre cents toises, près de Steinach; long de dix-huit lieues, de Bréghentz à Constance; large de quatorze, entre Roschach et Langhenarghen. Le phénomène d'agitation imprévue et de crue subite, connu sur le lac de Genève sous le nom de *Seiches*, a lieu également sur le lac de Constance où il est nommé *Rouhs*. Le 25 février 1749, les eaux du lac de Constance s'élevèrent et s'abaissèrent trois ou quatre fois pendant une heure de la hauteur de 2 pieds. Entre le XIe et le XVIIe siècle, on a vu ce bassin se couvrir douze fois de glaces

assez fortes pour supporter des voitures. Il y souffle un vent dangereux, le Föhn (Favonius). Le Rhin, l'Aachen et la Bréghentz s'y jettent au sud-est, entre Rheineck et Bréghentz. Dans la partie où elles se mêlent à cette mer intérieure, les trois rivières ont accumulé de tels débris, que le golfe qui du temps d'Ammien Marcellin, pendant le IVe siècle, existait au même endroit, se trouve aujourd'hui entièrement comblé et que le rivage y suit une ligne plutôt saillante. On voyait au XVIe siècle un petit lac situé dans les marais de l'*Eisenried*, qui n'avait pas alors de communication avec le Rhin. A des époques plus reculées, le lac de Constance était de cinq à six cents pieds plus haut que son niveau actuel. C'est ce que prouvent la colline de sable de Berlinghen et la carrière d'ardoise d'Oeninghen, toutes deux remplies de fossiles en coquillages, poissons et végétaux aquatiques.

On appelle plus particulièrement *Zellersée* (ou *Untersée*, lac inférieur) la partie du lac de Constance qui est située sur la frontière septentrionale de la Suisse entre le canton de Thurgovie et la Souabe. Celle qui est du côté de Lindau se nomme *Shussel*, le plat. Le Zellersée commence à une demi lieue de Constance et s'étend jusqu'à Stein au nord-ouest et jusqu'à Zell vers le nord. Quant à l'ensemble du lac, véritable jardin de couvent, divisé entre plusieurs familles qui s'y promènent à tour de rôle et par des allures différentes, il baigne à la fois la Suisse, le Tyrol, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg et le grand duché de Bade.

Si vous vous placez un moment, touriste, dans le canton d'Argovie, aux fenêtres du château d'Arenenberg, que n'habite plus, hélas! la reine Hortense, et si vos yeux embrassent l'horizon en demi cercle comme un belvédère, vous apercevrez d'abord une suite de petites baies qui pénètrent jusqu'au pied des montagnes et rappellent Gênes

et Barcelone. Çà et là sur les hauteurs, à gauche, se dresseront, jaunes ou grisâtres sous le ciel bleu, le château de Salenstein, à la duchesse de Frioul, celui d'Eugenesberg, bâti par le prince Eugène, celui de Sandegg, appartenant à la duchesse de Dino et qui n'est plus qu'une ruine ; un peu plus bas, le prieuré de Mannbach, autrefois propriété de la grande duchesse de Bade, et maintenant de la marquise de Crenay ; — puis, descendant en pointe sur le lac, les villages de Mannbach, de Berlinghen et de Steckborn. L'horizon est terminé par la forteresse de Hohentwiel, demantelée en 1800, et les montagnes de la Souabe illustrées par les campagnes de la révolution, tandis qu'au pied du château s'étend la petite île de Reichenau, avec ses hameaux et son abbaye. — Du côté opposé, la vue n'est pas moins charmante : une autre baie s'avance en pointe sur le lac ; Ermatingen et son église lui servent de fabrique. Au delà, fermé par les restes de l'abbaye de Petershausen et par la ville de Constance, qui se répète dans ses eaux, le lac s'étend comme un ruban de moire. Enfin, suivez-vous du regard les montagnes helvétiques ; dans leur brume se détachent, Wolfsberg, Castel et plus bas le Hard, habité de nos jours par une famille qui perpétue les traditions d'élégance et d'esprit inséparables du nom d'Houdetot, tandis que les sommets neigeux du Vorariberg encadrent ce séduisant panorama.

En se rapprochant de Constance, sur la rive droite du Rhin, existait autrefois l'abbaye de Pétershausen, non moins fameuse que celle de Kreuzlingen, qui existe encore sur le territoire helvétique. Dans celle-ci, de l'ordre de Saint-Benoît, il n'y a de curieux que la tiare laissée par le pape Jean XXIII chez les moines en se rendant au concile. L'autre possède une bibliothèque où, dans la chronique manuscrite de l'abbaye, de 955 à 1173, se trouve, à propos de Constance, un renseignement musical : « L'an-

née de l'incarnation du Christ 1129, dit la chronique, l'abbé amena un certain moine nommé Aaron, prêtre de Lambesch, fort habile musicien qui lui fabriqua un orgue des plus mélodieux et le plaça sur le côté méridional de l'église. Déjà, il avait fabriqué un instrument de même genre pour l'église de Constance.... »

Par malheur, l'église de Pétershausen est démolie; on ne peut plus constater ici l'art de l'instrumentation au XIIe siècle. Cette perte est d'autant plus grande que les moines de l'abbaye de Saint-Gall comprenaient la musique dans leurs travaux. La célébrité de ces monastères du lac, planant, comme tous les grands souvenirs religieux, avec une préférence marquée sur sa perspective, conduisit d'abord M. Passmore et ses amis de Rheineck à l'île de Reichenau. Il n'y a pas de meilleure entrée dans Constance qu'une sorte de halte à ce mince grain de sable qui avait aussi, dans le moyen âge, son monastère, le plus fameux du lac, après l'abbaye de Saint-Gall, bien entendu, et qui était pour la ville des conciles une véritable Thébaïde, dans le genre de Port-Royal-des-Champs, pour les Jansénistes de Paris, du temps de Louis XIV. Le dépôt de ses livres et de ses manuscrits fut un des foyers lumineux de la civilisatien catholique au XIIe siècle. Mais il a beaucoup souffert depuis la réunion de l'île aux états de Bade. Les moines de Saint-Blaise, après la suppression du couvent de Reichenau, en 1805, transportèrent secrètement la bibliothèque en Autriche. Le grand duc ne trouva plus, en fait de manuscrits ou de livres, que la couverture de l'église qui était en cuivre et qu'il vendit pour 50,000 francs.

On ne voit plus qu'un seul manuscrit de quelque prix à Reichenau; c'est une évangile du IXe siècle. En revanche les touristes se firent montrer une urne antique d'une assez belle forme, qu'on assure provenir de la vaisselle de service aux noces de Cana; ils regardèrent avec non moins

de curiosité la dent de Charles le Gros. Cet empereur mourut là dans l'isolement et la pénurie. On voyait autrefois son tombeau à la droite du chœur; le corps y est toujours, mais le monument a disparu. Il n'y a plus qu'un tableau moderne au bas duquel a été transcrite la vieille inscription latine dont voici une traduction :

«..... Charles le Gros, neveu de Charlemagne, entra puissamment (*potenter*) dans l'Italie qu'il vainquit, obtint l'empire, et fut couronné César à Rome; puis, son frère Ludwig, de Germanie, étant mort, il devint, par droit d'hérédité, maître de la Germanie et de la Gaule. Enfin, abandonné à la fois par son génie, par son caractère et par l'existence, un dernier coup du sort le jeta du faîte de ce grand empire dans cette humble retraite où il expira dans la solitude, loin de tous les siens, l'an de notre Seigneur 888.... » Une pareille épitaphe en dit davantage pour le caractère de l'ordre de saint Benoît que la découverte des plus rares manuscrits.

— C'est là une oraison funèbre digne de Bossuet, fit observer M. Blanquart, tout un cours de haute philosophie, de science humaine et de pratique gouvernementale en dix lignes.

— Et surtout bien placé, ajouta M. de Simolinn, vis à vis de la grande leçon que la féodalité et le catholicisme donnèrent ici au monde. Dès l'an 1378, un schisme travaillait l'Eglise; en 1414, trois papes se disputaient le saint Siége. L'empereur Sigismond se rendit à Côme et à Lodi pour conférer de la nécessité d'un concile avec les députés des trois concurrents; ensuite il repassa les Alpes par le Grand Saint-Bernard, et après avoir traversé Fribourg, Berne, Soleure et Bâle, convoqua l'assemblée de la chrétienté à Constance. Les empereurs, les rois, les princes, les villes, les églises et les universités de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Suède, du Danemarck,

L'Unter-See.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême et de Constantinople y envoyèrent des députations. Ce concile, le plus grand qui se soit vu au monde, siégea depuis l'an 1414 jusqu'en 1418. La ville était remplie de cent mille étrangers et de trente mille chevaux. Fêtes, cérémonies, excès, tout fut à la couleur de l'époque.

» Le Pape Jean XXIII et le duc Frédéric d'Autriche s'enfuirent de Constance. Jean fut arrêté, ramené par l'électeur Frédéric de Brandebourg et déposé de la dignité pontificale. Grégoire XII résigna de même son pouvoir entre les mains du concile. Restait Benoît XIII, réfugié en Espagne, et qui persistait à garder la tiare. On vit l'empereur Sigismond poursuivre jusque dans sa retraite ce pontife obstiné; puis, de l'Espagne, passer à Londres et à Paris dont il réconcilia les deux cours. Après dix-huit mois d'absence, Sigismond reparut au concile, et, dans un conclave formé de trente-deux cardinaux et de trente membres divers de l'assemblée, le comte Colonna fut élu pape, en présence de quatre-vingt mille spectateurs, sous le nom de Martin V.

» Le duc Frédéric d'Autriche n'étant point revenu à Constance, malgré les sommations de l'empereur, il fut mis au ban de l'Empire en 1415. Sigismond rassembla même une armée à la tête de laquelle ce prince s'empara de la Thurgovie et ordonna aux confédérés de l'Helvétie de se déclarer contre l'Autriche. Le concile alla jusqu'à menacer les cantons de l'interdit en cas de désobéissance. Les Suisses tinrent quatre diètes pour en délibérer plus mûrement; ils refusèrent d'abord de prendre les armes contre Frédéric avec lequel ils avaient conclu une paix de cinquante ans; mais Sigismond et le concile insistèrent : les Suisses attaquèrent enfin le duc d'Autriche. En peu de temps Frédéric fut dépouillé de tous ses états. Alors de son propre mouvement, il se rendit à Constance, et, après s'être jeté aux pieds de Sigismond dans le réfectoire des Carmes

déchaussés, s'abandonna humblement à sa miséricorde et lui prêta serment de fidélité. Sigismond le remit en possession du patrimoine qu'on venait de lui ravir et qui s'étendait depuis le Tyrol jusqu'en Alsace; puis se tournant vers les assistants: — Messieurs les Italiens, dit-il, vous connaissez la puissance et la grandeur de l'Autriche. Apprenez par cet exemple ce que peut un empereur d'Allemagne. »

— A la barre du concile, dit à son tour M. Z..... furent cités Jean Hus et Jérôme de Prague, celui-là maître, celui-ci disciple, tous deux suspects d'hérésie. Jean Hus fut emprisonné au réfectoire des Frères mineurs, le 22 novembre 1414. Ces docteurs, malgré un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, furent brûlés vifs, Hus, en juillet de la même année, et Jérôme, le 1er juin 1416. Le bûcher de Hus s'éleva dans un endroit qu'on nomme Brull, à un quart de lieue de Constance.

— Mais, s'écria M. Passmore, Luther et Hus ont prêché les mêmes doctrines, empruntées à Wiclef. Cependant Charles Quint n'a pas brûlé Luther à Worms.

— C'est que l'intérêt politique, répondit M. Blanquart en souriant, voulait au contraire qu'on ne le brûlât point. Luther s'appuyait sur les princes de l'empire qui soutenaient Charles Quint contre le pape; Hus attaquait le pape qui soutenait Sigismond contre les princes de l'Empire. Quand la foi et le pouvoir courent le même danger, il est bien rare que tous deux ne s'entendent pas. Le tort de Hus fut de venir à une époque où ni la foi ni le pouvoir n'étaient suffisamment affaiblis pour qu'il fût possible de les séparer avant de les combattre. Attendez que le Rhin nous ait conduits à Worms, un siècle se sera écoulé avec l'eau du fleuve, et ce qui était prématuré à Constance deviendra facultatif en Bavière.

Un touriste catholique, M. Louis Veuillot, a rendu l'idée de M. Blanquart d'une façon plus rigide : — « La condam-

nation de Jean Hus par le concile n'était pas même néces-saire, puisque la sentence était portée d'avance par les lois générales de l'Empire... Nos pères étaient aussi sévères à l'égard des novateurs religieux que nous le sommes à l'égard des novateurs politiques. De leur temps, ces questions, si indépendantes parmi nous, se tenaient étroitement. Ils appelaient les réformateurs des incendiaires, et, à la lettre, ils avaient raison.... »

Jean Hus, né dans un petit bourg de Bohême, s'était élevé par son talent aux fonctions de recteur de l'université de Prague et au rang de confesseur de la reine, quand il prêcha, d'après Wiclef, que le pape n'était pas infaillible. Ce n'était là qu'un sommaire ; trop de questions brûlantes s'y rattachaient encore. Cité devant le concile, Hus y vint avec un sauf conduit de Sigismond, mais le pape ne lui en avait pas donné. Dès le soir même de son entrée dans Constance, on afficha sur les portes de la cathédrale une dénonciation d'hérésie en forme contre sa doctrine. Il faut voir sur la place une maison où le docteur fut recueilli par une veuve charitable et dans laquelle on l'arrêta pour le conduire aux Frères mineurs.

« Il était de ces esprits, a dit ingénieusement M. Emile de Bonnechose, plus contemplatifs que pratiques, qui, après avoir admis une idée comme vraie, ne connaissent, pour la produire, ni termes moyens ni tempéraments, et ne s'embarrassent des conséquences pas plus pour les autres que pour eux-mêmes..... »

Comme tous les gens qui ont lutté beaucoup avec la vie, M. Blanquart revenait volontiers par le doute à la foi. Le protestantisme assez brutal de M. Passmore lui ferma prudemment la bouche. Il y avait encore trop peu d'abandon entre les quatre nouveaux amis pour ne pas craindre de se brouiller au début du voyage comme font souvent les plus anciens.

Leur conversation d'ailleurs se tenait dans l'île de Reichenau, sous les arceaux ruinés du vieux cloître bâti par Charles Martel. En dépit du sens divers que donnait chacun des interlocuteurs à la philosophie d'un concile, tous néanmoins tombaient d'accord sur l'intérêt religieux qu'un pareil événement attache à l'histoire du Rhin. On ne fut que plus empressé à grossir cet intérêt par l'examen de la ville. En passant de l'île de Reichenau dans celle de Meinau, les touristes y trouvèrent des chevaux pour faire le restant du chemin. Cette variété de locomotion leur présenta le lac sous une foule d'aspects imprévus. Ce n'est pas que l'île de Meinau en elle-même vaille beaucoup la peine qu'on s'y arrête. Cette vieille commanderie de Malte, aujourd'hui propriété du grand duché de Bade, s'appelait d'abord *Allemannsow* ou *Mannaw*, parce que toutes les contrées riveraines du lac et du fleuve étaient remplies de camps ou de postes avancés que les *Allemanni* opposaient aux Romains. Les seigneurs de Langenstein y construisirent un château fort. En 1282, Arnold de Langenstein céda l'île à l'ordre Teutonique. Au surplus la riante figure de Meinau, en donnant un avant-goût des campagnes si peignées et si délicates du grand duché de Baden, conduit involontairement le voyageur du Rhin à visiter la rive badoise du lac. Un bateau à vapeur, qui fait régulièrement le chemin de Constance à Uberlingen, achève la tentation. Toute cette partie allemande du lac, resserrée entre des côteaux, est d'une physionomie charmante. Uberlingen, ancienne ville impériale, ruinée par la guerre de Trente ans, fut donnée par Napoléon à la maison de Bade en 1801. Il en est de même de Salmonsweiler, maintenant l'apanage du margrave Guillaume, frère du grand duc; de Moersbourg, où Dagobert avait établi un bac pour passer à Constance et qui fut le théâtre de la bataille dans laquelle perdit la vie, en 1080, Rodolphe de Souabe, compétiteur à l'empire soutenu

par Grégoire VII ; d'Heiligenberg, où le prince de Furstemberg conserve sous le premier portique de ce manoir un tableau représentant le supplice du poing coupé que les comtes de Heiligenberg avaient ou s'étaient donné le droit d'infliger aux vilains.

— La paix de Lunéville, dit M. Z... au retour, en confirmant la cession à la France de la rive gauche du Rhin, dédommagea le margrave Charles Frédéric de son silence à l'époque de la catastrophe de Rastadt par le titre d'électeur et l'acquisition de l'évêché de Constance. Vous verrez, Messieurs, par l'histoire contemporaine de Rastadt, que le fleuve d'ailleurs bientôt remettra lui-même forcément sous nos yeux, à quel point c'était encore faire bon marché du scandale diplomatique le plus inouï du siècle. Alors l'héritier des ducs de Zœhringen devint maître de ce coude si gracieux et si florissant que décrit le Rhin en se détournant tout à coup des bords de la Suisse pour pénétrer dans la vallée des Vosges, — moins le Brisgau toutefois dont le duc de Modène fut provisoirement investi.

Avant même de se pourvoir d'une hôtellerie, la caravane, excitée par les souvenirs du lac, entra dans la cathédrale, regarda cette statue de Jean Hus qui sert d'appui à la chaire, et s'arrêta quelque temps en silence autour de la plaque de laiton encastrée dans le pavé de l'église à l'endroit où le condamné resta debout, tandis qu'on lui lisait sa sentence. On raconte qu'après l'avoir entendue, Hus fut jeté hors de l'église par un coup de pied que, suivant les lois ecclésiastiques, un serviteur du pape lui lança dans les reins.

— Au surplus, reprit le conseiller, le temps a fait justice du concile. Peu de solennelles réunions d'hommes laissèrent d'aussi faibles traces. De la basilique où le pape Martin V fut élu et du palais où l'empereur Sigismond tint sa cour romaine, il ne reste qu'une petite église sous l'invocation de

saint Conrad et un grand bâtiment qui sert de douane. Il y a dans l'église un beau calvaire peint par Holbein, deux petites statues d'argent représentant saint Conrad et saint Pilade, au milieu de la poitrine desquels s'ouvrent deux armoires où le sacristain enferme leurs propres reliques. Il y a dans la Douane, sous un dais qu'on n'a point renouvelé depuis 1414, deux fauteuils sur lesquels on prétend que prirent place *ces deux moitiés de Dieu*, comme dit Victor Hugo, *le pape et l'empereur*.

— Quand le concile fut terminé, raconta le sceptique M. Passmore, ni le pape, ni l'empereur, *quoique moitiés de Dieu*, ne purent payer la carte de leur dépense que les bourgeois de la ville leur présentèrent avec respect. Alors on mit opposition, comme écrirait un avoué de notre temps, au départ de leurs bagages. Sigismond rassembla les bourgeois dans la salle du concile, à la Douane, et dit qu'il répondait des dettes de tout le monde. A quoi répliquèrent les bourgeois, toujours avec respect, qu'il n'y avait plus qu'à trouver quelqu'un qui répondît du répondant. Sigismond, poussé à bout, déclara que les dettes seraient payées dans l'année; pour preuve, il apposa son cachet impérial sur les bagages qui restèrent comme nantissement. On voit que le Mont-de-Piété n'est pas une invention si moderne. Les bourgeois laissèrent donc partir l'empereur et le pape. Mais l'année s'écoula; les bagages n'étaient pas réclamés; on voulut vendre le nantissement. Alors Sigismond mit de son côté opposition à la vente, attendu que le scellé rendait les bagages propriété de l'empire et non celle de l'empereur.

—Vous trouverez d'ailleurs à Constance, dit le baron, vous trouverez dans l'hôtel de ville un manuscrit in-folio, sur papier du xve siècle, qui contient jour par jour tout ce qui s'est passé dans la cité pendant cet événement de l'histoire de l'Eglise. Vous trouverez aussi dans ces mêmes archives un bail con-

Argovie.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

clu d'accord avec le bourgmestre et le conseil municipal, pour qu'une maison publique fût organisée sur le pied de trois mille femmes dans le but de servir aux passe-temps des visiteurs étrangers. Ce n'est pas dans une intention systématique de dénigrement voltairien que je rappelle de telles circonstances. La couleur d'une époque ne saurait être jugée indépendamment du milieu où elle s'est produite. Je saisirai même l'occasion de ma critique pour, en passant, rendre hommage au caractère libéral des prélats éclairés qui ont répandu de nos jours l'esprit de tolérance dans la cité des conciles. Elle conservera surtout longtemps la mémoire de son dernier évêque Charles Théodore de Dalberg, grand duc de Francfort et prince primat, et de son coadjuteur M. de Wessemberg. Lorsque les alliés marchaient contre la France en 1813, le prince primat, redoutant le sort du roi de Saxe, vint se réfugier dans son ancien évêché de Constance. Mais lord Castlereagh ne comprit peut-être pas que l'unique moyen d'enlever à l'Autriche la présidence de la Diète, c'était de conserver l'évêque de Dalberg qui déjà la possédait. L'évêque méritait d'autant plus qu'on le conservât qu'il venait d'abdiquer le grand duché de Francfort en faveur de son successeur reconnu, le prince Eugène, et ainsi de respecter seul encore des engagements qu'on se hâtait de violer partout. On le sacrifia aux passions politiques du moment; sa tolérance toutefois a porté d'heureux fruits. Son coadjuteur à l'évêché de Constance n'a fait récemment qu'ajouter une nouvelle puissance à d'aussi morales doctrines. Il en résulte que le clergé catholique de Bade, aux bords du Rhin comme aux rives du lac, est sans aucun doute le plus éclairé, le plus indulgent et le plus respectable des clergés de toutes les églises de la même communion en Allemagne.

— Je conviens, ajouta M. Z... en sortant de la cathédrale, qu'il ne fallait rien moins que cette transformation

de l'esprit religieux pour effacer les traces de la tragédie du concile. Le martyre de Jean Hus a d'ailleurs éclipsé pour l'histoire celui de Jérôme de Prague. Il ne reste pas un seul monument du disciple. Quel homme cependant, et quel caractère surtout! Jérôme était venu à Constance pour défendre son maître. Epouvanté d'abord du sort qui attendait Hus, il se rétracta; mais relevé par l'énergie dont celui-ci fit preuve dans la mort, il désavoua sa rétractation. Tous les efforts pour ramener cet enthousiaste ayant échoué comme ils avaient échoué près de Hus, le concile se dessaisit de sa personne, et on le brûla. Erasme disait: Il fut brûlé, mais non convaincu.

« Lorsque maintenant vous aurez lu la description du concile de 1418 par Ulrich Reichental, si vous vous représentez exactement encore ces rues étroites et grimpantes, ces masures sombres et ces clochers pointus de la cité du moyen âge qui fut témoin de la vengeance de l'orthodoxie romaine outragée; si vous voyez les cinq cents cardinaux, archevêques ou princes de l'Empire, suivis de cette foule innombrable de pèlerins et de moines qui campaient dans les places publiques et sur les rives du lac, s'avancer dans leurs toges d'or et de pourpre, montés sur des mules caparaçonnées, la couronne en tête, le long du cimetière des Écossais et de la Porte des Sorciers, vers la salle du concile, avec des couleurs plus pittoresques et sous une harmonie de ton plus séduisante même que ne leur en ont donné tous les dessins satiriques de l'époque dans le *Codex picturatus*, pour y condamner froidement deux hommes de caractère et de génie au supplice du feu; s'il vous semble toujours entendre Jérôme de Prague dire au bourreau ému, qui voulait allumer le bûcher par derrière, malgré la présence de l'empereur Sigismond: — « Vous pouvez l'allumer par devant. Si j'avais eu peur du feu, je ne serais pas ici. » — Paroles qui peignent tout un siècle! Si rien, dis-je, de ce spectacle,

Messieurs, n'est perdu pour votre mémoire, le plus superbe fleuve de l'Europe en sera pour votre intelligence le plus philosophique, et quand vous en aurez exploré les rives, vous vous vanterez avec raison de connaître les hommes.

— Votre harangue ferait un excellent prologue à *la Juive* de M. Halévy ou au *Juif* de Spindler ; l'opéra et le roman sont également pris à l'histoire du Concile, dit M. Passmore; mais, pour le moment, il s'agit moins de réhabiliter le moyen âge que de chercher une hôtellerie. *Le Brochet* ou *l'Aigle d'or*. Choisissez.

— Il n'y a pas à choisir. Qui ne serait fier de loger à *l'Aigle d'or !* s'écria M. de Simolinn. En 1796, par une matinée non moins brillante que celle-ci peut-être, la princesse Louise de Condé, vêtue du costume de trappistine et sortant d'une charrette avec ses compagnes, descendit à la porte de cette auberge, où le sommelier l'inscrivit sous le nom de sœur Marie Joseph. Chassées de leur couvent du Valais par la guerre, ces religieuses se rendaient alors par Constance à Lintz, puis à Orcha; dans la Russie Blanche, où elles s'établirent sous la protection de Paul Ier. La princesse, fidèle à la règle du couvent même dans l'exil, coucha, dit-on, sur le plancher, mangea des pommes de terre et but de l'eau. Quand la duchesse de Longueville chevauchait à travers la France pour une cause moins noble, c'était sans doute le même courage, mais ce ne devait pas être le même régime.

— Ce qu'il y a de curieux, ajouta le conseiller qui était l'érudit de la caravane, c'est que l'*Aigle d'or* et le *Brochet* existaient déjà du temps de Montaigne. Dans son voyage en Suisse, qui n'est après tout qu'une fastidieuse nomenclature de ses douleurs de reins et de ses jours de médecine, le grand moraliste donne la préférence au *Brochet*. Ses valets s'étaient pris de dispute avec un guide. « ..... Et parce

que, dit Montaigne, la chose en vint jusques aux juges auxquels cet homme s'alla plaindre, le Prévôt du lieu, qui est un gentilhomme italien, qui est habitué là et marié, et a droit de bourgeoisie, il y a longtemps, sur ce que je m'enquérais si mes domestiques seraient crus pour moi, me répondit que oui, pourvu que je leur donnasse congé, mais que soudain après je les pourrais reprendre à mon service.... » Montaigne trouva la distinction impertinente.

— Les habitudes ont changé à Constance, reprit le paysagiste, depuis la révolution française. Ce qui est vrai pour la tolérance religieuse, l'est aussi pour la civilisation morale. Constance, fondée par Constance Chlore, est la Constantinople de ce petit coin du monde. Rien des bouleversements de l'Europe depuis cinquante années ne fut perdu pour cette ville. Il faut rapporter tant de sagesse au hasard qui fit de son territoire la scène obligée des grandes luttes du principe républicain contre les traditions de l'ancien régime français. Par exemple, après la bataille de Zurich, en 1799, les Russes, ayant perdu pied en Suisse, l'archiduc Charles, posté à Donaueschingen, point intermédiaire entre Schafhausen et le département du Bas-Rhin, voulut sauver Constance des mains de Masséna. Le prince de Condé reçut ordre de se porter sur cette ville. Une rencontre très vive eut lieu entre les émigrés et les républicains; on se battit avec acharnement dans Constance même, dont le pont faillit être coupé par Oudinot. Ce fut au milieu de cette bagarre que M. de Tignolet, officier de l'armée de Condé, se trouvant isolé de sa colonne, se jeta dans la première maison venue avec un de ses camarades et y surprit un détachement de républicains. — « Vous êtes mes prisonniers! crie M. de Tignolet. — C'est vous qui êtes les nôtres! répliquent les soldats d'Oudinot. » A ce moment passait sous les croisées une troupe de combattants. On convient que, si cette troupe est républicaine, les émigrés poseront

les armes et réciproquement. La troupe était royaliste; les soldats d'Oudinot tinrent parole et se rendirent de bonne grâce.

« Quinze jours après, dans l'église de Lindau, eut lieu l'entrevue du prince de Condé et du feld maréchal Souwarow. L'un venait de se retirer, après son échec de Constance, sur la rive droite du fleuve par Petershausen; l'autre arrivait sur le lac, comme nous l'avons vu, par Coire et Feldkirck. Le duc de Berry, le duc d'Enghien et le grand duc Constantin se voyaient aussi dans la même ville pour la première fois. C'est encore dans Lindau que Souwarow fit à l'envoyé de l'archiduc Charles, qui le priait de se concerter avec lui sur les opérations ultérieures de la guerre, cette mémorable réponse : — « Dites à Monseigneur qu'à Vienne je serai à ses pieds, mais qu'ici je suis au moins son égal. Il est feld maréchal; je le suis aussi. Il est au service d'un grand empereur, et moi aussi. Il est jeune, et moi je suis vieux. J'ai acquis de l'expérience à force de victoires, et je n'ai ni conseils ni avis à prendre de qui que ce soit; je n'en prends que de Dieu et de mon épée. »

Toute cette guerre, accomplie sur les bords du Rhin, est du même ton. M. Blanquart n'exagérait pas. On peut consulter l'œuvre sérieuse de M. Th. Muret : *Histoire de l'armée de Condé*. Les mœurs du pays avaient-elles besoin que le schisme politique, remplaçant les conciles et les bûchers, teignît le fleuve du plus noble sang de l'Europe ? Il est permis d'en douter, même après les supplices de Jérôme et de Hus, quand on lit la légende de la comtesse de Buchhorn.

Wendilgart, croyant son mari, le comte de Buchhorn, tué par les Hongrois en Bavière, s'était retirée dans le couvent de Saint-Gall. Un jour la comtesse pria une religieuse de lui procurer des pommes douces; mais la religieuse,

fe mme austère, lui répondit : — J'ai de belles pommes, de celles que mangent les pauvres gens ; je vais t'en donner. » Et la dévote donna des pommes sauvages à Wendilgart ; celle-ci mordit à ce fruit âpre comme une femme veuve depuis longtemps ; mais elle fit aussitôt la grimace et rejeta le fruit : — Tes pommes sont aigres, ma sœur, dit-elle à la religieuse, et si le Créateur les avait toutes ainsi faites, assurément Eve n'y aurait point goûté. — Tu as raison de citer Eve, répliqua l'autre sévèrement, car Eve, comme toi, aimait les pommes douces. » A ces mots, la noble dame rougit, et désormais, se faisant violence, adopta un genre de vie tellement exemplaire qu'on lui permit de prendre le voile.

Cependant le comte de Buchhorn, après quatre ans de captivité en Hongrie, s'était échappé de prison. Il revint incognito sur les bords du Rhin, il se confondit dans la foule des mendiants auxquels Wendilgart, à la porte du monastère, distribuait des habits neufs, le jour anniversaire de la prétendue mort de son mari. Le comte, en prenant le sien, tira la main de Wendilgart, et, contre tout usage, la baisa. Rumeurs dans la foule, indignation chez la noble dame. Se croyant même outragée, Wendilgart rentra en disant : — Aujourd'hui je sens que mon mari est mort, puisqu'un homme a pu m'insulter. » Mais le comte, rejetant ses longs cheveux sur ses épaules et son capuce derrière sa tête, tendit à sa femme une main cicatrisée bien connue de Wendilgart. Alors ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre et se couvrirent de baisers. « Habillez votre maître, dit-elle aussitôt à ses serviteurs, et préparez-lui un bain.... » Quand il fut habillé, le comte à son tour dit à sa femme : — Allons à l'église, — et, chemin faisant, ayant remarqué le voile, il ajouta : — qui t'a voilé la tête ? » Wendilgart répondit : — « l'évêque au milieu de l'église assemblée. » Le comte se dit en lui-même : — « pour te serrer

Constance.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

dans mes bras, il faut maintenant la permission de l'évêque. » Bientôt le seigneur de Buchhorn, dans les formes usitées, réclama sa femme de l'Eglise. Cela ne souffrit aucun obstacle. L'évêque délia le voile à Wendilgart et le serra dans l'armoire, pour que, si le comte mourait le premier, elle pût le reprendre de ses mains. On célébra la noce, et, Wendilgart étant devenue grosse, voua l'enfant, si c'était un garçon, à la vie monastique. Quatorze jours avant le terme, elle tomba malade et mourut; mais l'enfant, retiré de ses entrailles, vécut pour être l'honneur du couvent.

Il n'y a que sens pratique de la vie dans cette légende, et l'évêque de Saint-Gall s'y comporte de manière à surprendre un voltairien lui-même. Buchhorn est sur le lac, à quelques lieues de Constance. Voilà de ces monuments qui valent mieux que de mauvaises pierres; peu d'antiquités cependant encombrent la ville que le voyageur le plus excentrique des temps modernes, M. Simond, compare justement à un monastère vide.

Un des souvenirs historiques les plus anciens est le débris d'une vieille porte de la ville aujourd'hui fermée et appelée Schotten Thur, entre le cimetière qui porte le nom de Schotten Feld et une autre petite porte appelée Schotten Thurlein. Le nom de Schotte ou écossais, donné à ces trois lieux différents, se lie au séjour que firent à Constance saint Fridolin, saint Colomban et saint Gall. Il ne reste de la Schotten Thur, ou Porte des Écossais, qu'une muraille et peut-être une petite tourelle voisine, d'une forme assez caractéristique et appelée Porte des Sorciers, Hexen Thur. Fridolin est aussi regardé comme l'auteur du cloître qui se rattache à la vieille cathédrale; il est plus probablement l'architecte de la petite chapelle du Schotten Feld, qui pourrait bien appartenir au VIIe siècle; mais les renouvel-

lements de la construction ont aussi peu à peu dénaturé son origine.

Ces visites prirent deux jours à nos amis. On partit ensuite en poste de Steckborn pour Diessenhofen, dans le but de suivre le Rhin, si ce n'est maintenant jusqu'à Bâle part toutes les fantaisies de son cours, du moins à distance et uniquement aux points où son lit fait une étape digne de son nom.

III

DE SCHAFHAUSEN A BALE.

(31 LIEUES.)

SOMMAIRE.

Psychologie du touriste. — Le fil de l'eau et le fil du voyage. — Stein. — Le Klecgau et le Hegau. — Champ nouveau d'une vieille lutte. — Schafhausen, clé de la Souabe. — Grubenmann. — *Chute du Rhin.* — Odeur de la cataracte. — Abaissement successif du niveau du fleuve. — Silence des Romains. — Entr'acte. — Le petit Lauffen. — Un suicide par amour du Rhin. — Premier aspect de la Forêt-Noire. — Les quatre villes forestières. — Sarcophage de Fridelin. — Légende de la *Chaire du Diable.* — Rheinfelden, clé de l'Helvétie. — *Costumes du canton de Zurich.* — Largeur progressive du Rhin — Caractère historique des Bâlois. — Excentricité de Mulhausen. — Petit Bâle et Grand Bâle. — Le pont. — Autre caractère historique des Bâlois. — Etudes morales sur le lit d'un fleuve. — Promenade de M. de Chamilly, anecdote. — Bâle-Ville et Bâle-Campagne. — Concile de Latran. — Le cloître de Saint-Maurice. — La Danse des Morts. — Vie d'Holbein. — Les Bernouilli. — Bataille de Saint-